

Colette Soler

Trois fins *

Le thème choisi pour ces septièmes journées d'études de la Fondation du champ freudien en Espagne, « Identification et passe », n'est pas de l'ordre de la question de cours. Il circonscrit un problème interne à chaque analyse et qui se répercute au niveau de l'ensemble de la collectivité analytique. Ce problème est toujours d'actualité ; loin de renvoyer seulement à un débat entre Lacan et l'Association internationale, il est intrinsèquement lié à la question de l'École.

I. Je voudrais le mettre en perspective dans l'histoire qui nous précède. J'évoquerai celle-ci en trois dates que je ne choisis pas au hasard mais que je ne justifierai pas davantage.

Commençons en 1920, avec le texte fameux « Psychologie collective et analyse du moi ». Freud y découvre, vous le savez, que l'identification n'est pas moins constitutive au niveau de l'individu qu'au niveau des groupes. Interrogeant la libido du lien social, il met en série des phénomènes apparemment divers tels que la fascination hypnotique et le rapport de tous et de chacun au chef dans ces grandes organisations que sont l'Église et l'armée, et il construit la structure qui leur est commune. Nous pouvons la désigner au plus simple comme l'amour du un – confusion de l'idéal et de l'objet, dit Freud. Dans la foule, mis en position de plus-un, il est élevé à la fonction du trait unaire qui constitue la multitude en ensemble et qui la soude.

Ainsi Freud discernait-il, évidemment sans le formuler dans ces termes, que le groupe obéit à la logique du « pour

* Intervention aux VII^e Journées du Champ freudien en Espagne, le 24 février 1990.

tous ». Il n'est que trop clair qu'il a conçu l'Association internationale sur le modèle du groupe... normal, mais écrivons le terme en deux mots comme le fait Lacan, pour y faire apparaître, en usant de la résonance, que ce « pour tous » est plutôt « norme mâle ». Le problème commence là, quand il s'agit de collectiviser les psychanalystes, dès lors que l'universel du psychanalyste est plus que problématique. Cependant, si Freud a boité quant à l'institution analytique, comme nous l'admettons aujourd'hui, spécialement à la lumière des aventures de Lacan avec l'Internationale, pour ce qui est de la psychanalyse, je ne pense pas qu'il ait jamais franchi le pas qui consiste à confondre le lien transférentiel avec l'amour de l'un. Ce pas a été franchi postérieurement. L'article de Strachey en 1934 sur la nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse fait date à cet égard.

Strachey croit trouver le ressort de l'opération analytique dans l'introjection de l'analyste en tant qu'idéal du moi. On reconnaît là la définition même de l'hypnose, agrémentée d'une touche kleinienne par le terme d'introjection. C'est la confusion explicite du lien transférentiel et de l'hypnose – disons du discours du maître et du discours analytique –, la méconnaissance et l'annulation complète – qui se systématisera toujours plus dans la suite du mouvement analytique – de la spécificité de l'interprétation freudienne, que l'on rabat vers une correction, non du refoulement mais des identifications qui le déterminent, et le ravalement de la psychanalyse au rang de rééducation.

1964 sera ma troisième date. Je la choisis moins parce que c'est l'année de la fondation de l'École freudienne de Paris dans les suites immédiates de l'excommunication que parce que c'est l'année du *Séminaire XI* dans lequel, dès avant la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École », se trouvent posées les coordonnées de la passe qui fait le psychanalyste, et donc aussi les conditions d'une école de psychanalyse. Cette passe suppose la définition du transfert comme amour, non de l'un, mais plutôt du deux – amour du savoir, dit

Lacan –, et tandis que l'amour de l'un génère la mêmété et avec elle l'homogénéité, l'amour du savoir vise la singularité du sujet et préserve ainsi les conditions de la diversité – et cela bien que l'amour en lui-même pousse à l'identification. Nous pouvons écrire comme métaphores les deux substitutions opérées par Lacan tant au niveau de l'issue de l'analyse que du groupement des analystes : passe/identification, école/société. Elles sont logiquement solidaires l'une de l'autre bien qu'elles aient été produites en deux temps et soient marquées par deux dates distinctes : 1964 et 1967.

L'École, c'est le pari d'un groupe analytique modifié par la passe, d'un groupe qui ne relèverait pas, pas-tout, de la norme mâle, à savoir l'inverse – l'envers – du pari freudien sur le signifiant maître. Ce pari est toujours le nôtre, au-delà de la dissolution de l'ÉFP.

II. La procédure de la passe débouche sur une sélection : un choix y est opéré de ceux qui seront dits analystes de l'École. Dès le début, on le sait, cette décision finale a créé de l'embarras. Il y a à cela une raison majeure. Comme moment tournant d'une psychanalyse – j'utilise là une distinction introduite par J.-A. Miller il y a longtemps entre la passe comme procédure institutionnelle et la passe comme moment de la cure –, la passe implique qu'il y a de l'être qui ne s'inscrit sous aucun signifiant, impossible à dire donc. Or, ce qui se transmet à ce tiers qu'est le jury (cf. la *dritte Person* du mot d'esprit), c'est par excellence le signifiant. Sans doute est-ce là ce qui motive Lacan à utiliser l'expression « authentifier » la passe. Il ne dit pas identifier le psychanalyste, même au sens de le reconnaître. La logique du pas-tout propre à l'analyste, si comme la femme il n'existe pas, inquiète et travaille le groupe analytique. Je l'ai évoqué à Paris lors du colloque organisé par Ornicar? sur la dissolution, il y a dans le groupe des analystes quelque chose comme le fameux « femmes entre elles » dont Antonioni a fait le titre d'un film. Prenez, par exemple, ce trait : la conviction revendiquée, si fréquente chez les psycha-

nalystes, en dépit de toutes leurs incertitudes propres et au-delà de leur suspicion si manifeste à l'endroit des autres psychanalystes, d'être... psychanalystes. C'est bien proche de l'exigence féminine d'être « l'unique », l'unique au moins pour un, un de ceux qui peuvent se dire être un... homme. Cet « au moins moi » des psychanalystes, n'est-ce pas quelque chose comme une tentative d'identification parodique à « l'au moins un » ?

Mais, Lacan nous l'a appris pour les femmes, l'être non identifié, qui ne saurait passer à l'universel, peut au moins se compter. Et, de fait, le « se compter », avec les nuances qu'a cette expression en français, n'est-ce pas une dimension qui fut très présente à certains moments de l'histoire de l'analyse ? Un annuaire au demeurant, avec ses listes, qu'est-ce d'autre qu'un recensement ? Seulement, pour les psychanalystes il y a une question : comment compter ?

L'agenda des groupes analytiques, pour lequel certains déploient quelque énergie actuellement à Paris, compte les groupes, les revues, etc. S. Leclaire lui-même a mentionné qu'il ressentait comme une nécessité du moment de compter les égarés, tous ceux qui n'ont pas de lieu analytique. Pour nous, quand nous inscrivons « analyste praticien » dans notre annuaire, nous comptons ceux qui se déclarent psychanalystes. Cela ne dit ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils font. On peut aussi compter ceux que l'on crédite des bénéfices de l'expérience, c'est-à-dire ceux qui comptent des années de pratique régulière : ce sont les AME. À certains égards, l'AME n'est rien de plus que l'analyste prouvé, si vous me permettez l'expression, par le transfert. Comme pour Dieu, au dire de Lacan, on peut prouver à l'analyste qu'il existe en l'aimant, et d'abord en allant le consulter. C'est la preuve par la constance des amours de transfert, au fil des ans.

La passe est une tentative pour cesser de compter toujours autre chose, là où on ne sait pas dire ce qu'est l'analyste. Pour compter autrement, d'une manière qui tienne compte de

l'expérience de l'inconscient et qui soit compatible avec l'esprit de la science en dépit du défaut du savoir.

III. Pas moyen de situer cette passe sans prendre en compte la visée du transfert comme amour du savoir, et la déception à laquelle son élaboration conduit nécessairement. Je précise : tout n'est pas là déception. Par le déchiffrement et l'interprétation, l'attente du sens qui habite l'analysant trouve en partie sa satisfaction. Lacan le note encore en 1973 : « L'expérience d'une analyse livre à celui que j'appelle l'analysant [...] le sens de ses symptômes ¹. » Il n'empêche que le sens qui par le biais de l'interprétation donne son terme au déchiffrement ne réduit pas l'énigme de l'inconscient. Le sujet travaillant à se dire met en œuvre sa division sans la réduire, d'où la qualification que Lacan utilise dans la Proposition de 1967 pour caractériser le savoir, comme « savoir vain d'un être qui se dérobe », ne pouvant tout se dire. Le savoir acquis – possible – dans l'analyse et qui n'est pas vain, c'est le savoir assuré des limites propres à la structure, dont Lacan décline les occurrences dans « L'étourdit », le savoir de l'impossible, qui a pour corrélat le réel de la castration – le problème étant précisément de saisir comment une pratique de la parole peut passer de l'impuissance qui s'éprouve à l'impossible qui se démontre –, mais ce n'est pas un savoir qui réponde aux espoirs de la demande de transfert.

Cette impasse structurale de l'impossible ne manque pas de se traduire en affects pour le sujet. Les cas de figure sont divers, mais il arrive que la déception de transfert fasse virer l'amour du savoir, qui n'est pas une forme moins illusoire que les autres, au rejet confirmé du savoir, soit à une horreur de savoir renforcée, qui en remet sur le refoulement premier. Si nous en croyons Lacan, ce sort n'épargne pas l'analyste.

Supposons donc un sujet venu à bout du processus, qui a exploré en action les béances de la structure ; que fera-t-il de ses découvertes ? Plusieurs voies s'ouvrent ici. Il peut bien y

1. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, p. 14.

avoir un automatisme du procédé analytique à son entrée, au niveau de la passe il n'y en a aucun. On peut certes supposer que le travail du transfert actualise nécessairement l'universel de la castration – ce qui déjà n'est vrai qu'à condition que le sujet ne s'arrête pas sur quelque suture thérapeutique –, mais au terme c'est l'option du sujet qui est en jeu. Or, elle est indéductible et incalculable. Elle ne saurait manquer d'être prise en compte dans le dispositif de la passe, quand il s'agit de dire qui sera l'analyste de l'École.

Je distinguerai trois de ces options. Lacan en évoque deux dans « L'étourdit », qui m'ont paru trouver illustration, au moins en partie, dans l'expérience que j'ai pu en avoir.

La première, c'est le choix du beau. La voie esthétique donc. Elle ne suppose pas, je pense, que l'analyste se convertisse en artiste, mais plutôt qu'il soit conduit sur la voie d'Antigone, dans l'espace de l'entre deux morts où la mortification symbolique s'isole de la mort réelle. Qu'est-ce à dire ? Cette voie consiste comme le fait Antigone à se faire un destin de l'Autre, ou plutôt à s'identifier à, à assumer, la fatalité du désir opaque de l'Autre. J'y reviendrai. La deuxième option, c'est le choix de la vérité : le sujet se fiera alors, dit Lacan, au seul mi-dire. Il sera, à sa mesure sans doute, prophète de la vérité, ce qui veut dire aussi tenant du non-savoir, dans une tonalité peut-être messianique. Cette voie n'est peut-être pas incompatible avec la précédente mais n'est pas non plus la même chose. Se faire pythonisse du manque, exalter la barre sur l'Autre, c'est autre chose que de consentir aux voies obscures de l'Autre et de s'inscrire sous les insignes de sa fatalité. Pourtant, les deux positions sont parentes de l'hystérie, et s'en distinguent difficilement, car ce qu'elles font valoir comme reste de l'opération analytique, c'est le pur sujet. De fait, il y a, au moins me semble-t-il l'avoir appris dans le travail des cartels de la passe, quelque chose comme une hystérie de sortie de l'analyse, et pas seulement dans des cas d'hystérie, mais aussi bien dans des cas de névrose obsessionnelle. Une quasi-hystérie finale, en lieu et place de la destitution subjective, ce

qui veut dire que le sujet, plutôt que d'y renoncer, absolutise sa différence subjective, manifestement à titre de défense ultime. C'est que rien n'oblige le sujet à consentir à la destitution, il peut au contraire tenter de l'annuler, soit qu'il se fige comme emblème de l'Autre, soit qu'il éternise le cri de sa vraie douleur non renoncée ; quelle que soit la manière, par la geste ou par la vocifération, il s'agira toujours, je dirai, de jouir de l'être-sujet.

Il y a une autre façon de répondre dans la voie du pari que fait Lacan avec la passe, qui n'est pas simplement de se laisser destituer, et qui implique un nouveau pari de savoir, bien distinct. Son modèle n'est ni Antigone ni la Pythonisse, mais plutôt le discours mathématique dans la mesure où les inventions y surgissent des impasses de la formalisation. Lorsque Lacan évoque, en opposition à l'amour du savoir, un désir de savoir à la fin de l'analyse – cf. « La lettre aux Italiens » –, celui-ci suppose un certain mode de renoncement subjectif, un passage au-delà des protestations de la vérité, dont Lacan lui-même, à vrai dire, nous a donné l'exemple, pour ne pas céder devant les impasses de la théorie analytique et pour faire mathème même du trou dans le savoir. Ce n'est de toute évidence ni la geste du destin, ni la chanson de la vérité ineffable, mais la discipline de la structure.

Pour notre propre expérience, n'anticipons pas sur ses suites. Qu'il me suffise d'avoir indiqué plusieurs choix possibles de fin d'analyse pour qu'il devienne, je pense, évident que dans le dispositif de la passe aussi plusieurs choix sont possibles. Et, par exemple, de préférer les tenants du culte de la vérité ou du beau, au tenant du désir de savoir, s'il y en a. Ainsi peut-être est-il inévitable que l'enjeu de la passe introduise des luttes et des débats pour savoir si on veut et si on peut soutenir le pari de Lacan.